

De l'engagement éthique à la parrèsia courageuse dans *Moi, Malala*¹ de Malala de Yousafzai et Patricia McCormick

KELTHOUM SOUALAH

Université Mohamed El-Bachir El-Ibrahimi de Bordj Bou Arréridj / Algérie

✉ kelthoum.soualah@univ-bba.dz

RÉSUMÉ. Le récit *Moi, Malala* retrace le parcours de Malala Yousafzai, militante pour l'éducation des filles dans une société dominée par les talibans. Son engagement la transforme en figure de résistance et en modèle de parrèsia, défiant courageusement les normes oppressives. Plus qu'un témoignage personnel, son histoire devient un acte de défi et de reconstruction identitaire. L'article explore comment Malala illustre la notion de sujet éthique selon Michel Foucault, à travers son opposition au pouvoir et son écriture transformatrice. Malala incarne la résistance, se réinvente par des pratiques éthiques et utilise l'éducation pour

MOTS-CLÉS :
engagement ;
parrèsia ;
sujet éthique ;
transformation
identitaire ;
norme ;
vérité

¹ *I Am Malala* (2013) a été publié par Little, Brown and Company, une maison d'édition américaine spécialisée dans la publication de récits autobiographiques et de témoignages. La version française, *Moi, Malala*, est parue chez Le Livre de Poche, qui en assure la diffusion en langue française.

Pour citer cet article

Soualah, Kelthoum. (2025). De l'engagement éthique à la parrèsia courageuse dans *Moi, Malala* de Malala de Yousafzai et Patricia McCormick, (10), 171–200.

<https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.10.30123>

réaffirmer sa dignité, montrant que l'éthique est une pratique de liberté face à l'oppression.

RESUMEN. *Del compromiso ético a la parrêsia valiente : El recorrido transformador de una resistente en 'I am Malala' de Malala Yousafzai y Patricia McCormick.* El relato *I am Malala* narra la trayectoria de Malala Yousafzai, una activista por la educación de las niñas en una sociedad dominada por los talibanes. Su compromiso la convierte en una figura de resistencia y un modelo de parrêsia, desafiando valientemente las normas opresivas. Más que un testimonio personal, su historia se transforma en un acto de desafío y reconstrucción identitaria. El artículo explora como Malala ejemplifica la noción de sujeto ético según Michel Foucault, a través de su oposición al poder y su escritura transformadora. Malala encarna la resistencia, se reinventa mediante prácticas éticas y utiliza la educación para reafirmar su dignidad, demostrando que la ética es una práctica de libertad frente a la opresión.

ABSTRACT. *From Ethical Commitment to Courageous Parrêsia: The Transformative Journey of a Resister in 'I Am Malala' by Malala Yousafzai and Patricia McCormick.* The narrative *I Am Malala* traces the journey of Malala Yousafzai, an advocate for girls' education in a society dominated by the Taliban. Her commitment transforms her into a symbol of resistance and a model of parrêsia, courageously challenging oppressive norms. Beyond being a personal testimony, her story becomes an act of defiance and identity reconstruction. This article examines how Malala embodies Michel Foucault's concept of the ethical subject through her opposition to power and transformative writing. Malala personifies resistance, reinvents herself through ethical practices, and uses education to reaffirm her dignity, demonstrating that ethics is a practice of freedom in the face of oppression.

PALABRAS

CLAVE :

Compromiso;
parrêsia;
sujeto ético;
transformación
identitaria ;
norma ;
verdad

KEY-WORDS :

Engagement;
parrêsia;
ethical subject;
identity
transformation;
norm;
truth

1. Introduction

Animée d'une lucidité saisissante et d'un courage inébranlable, Malala Yousafzai, dans *Moi, Malala*, retrace son combat pour l'éducation des filles dans la vallée de Swat, au Pakistan, sous la menace croissante des talibans. À travers son récit coécrit avec Patricia McCormick, elle incarne une figure emblématique de résistance face à un régime totalitaire et une véritable praticienne de la parrèsia : ce franc-parler courageux qui consiste à dire la vérité au risque de sa vie, défiant les normes sociales et culturelles qui entravent la liberté des femmes. En s'appropriant la parole dans un contexte de silence imposé aux femmes, son récit dépasse le simple témoignage personnel et devient un espace où l'écriture se transforme à la fois en un acte de défi et en un moyen de reconstruction de soi. En narrant son parcours, Malala Yousafzai redéfinit non seulement son identité, mais interroge également les mutations du pouvoir, transformant ainsi son histoire en une arme narrative contre l'injustice et la violence institutionnalisées.

Il est essentiel de préciser que Michel Foucault introduit la notion de parrèsia d'abord dans un cadre politique, notamment dans ses analyses de la démocratie athénienne, où la franchise du discours était associée à un courage citoyen dans l'espace public. Dans *Le courage de la vérité* (1984), il en élargit la portée, faisant de la parrèsia une pratique éthique – non plus seulement orientée vers les institutions politiques, mais vers un mode de vie fondé sur le « souci de soi ». Cette évolution ne supprime pas la dimension politique de la parrèsia, mais elle la réarticule dans une éthique de la vérité, où l'individu, en se risquant dans la parole vraie, s'expose volontairement à des dangers pour demeurer fidèle à une certaine idée de la vie en vérité. Cette reconfiguration tardive s'inscrit dans l'analyse des « pratiques de soi » comme formes de subjectivation éthique. Dans cette perspective, le discours de Malala ne se réduit pas à une contestation politique mais il participe plutôt d'un mode d'être éthique fondé sur la vérité, dans une tradition que Foucault rattache à l'Antiquité gréco-romaine.

Dans ce roman, elle s'inscrit résolument dans une dynamique foucauldienne où s'entrelacent pouvoir, résistance et savoir, mais aussi et surtout les valeurs éthiques. Loin de se cantonner à un rôle de témoin passif, elle émerge comme une intellectuelle engagée, centrée sur des enjeux fondamentaux tels que le droit à l'éducation des filles et la dénonciation des injustices. Son écriture s'affirme comme un acte de résistance, un contre-pouvoir qui remet en question les normes établies tout en façonnant une nouvelle réalité narrative. Par cet exercice, Malala Yousafzai transcende son statut de victime et se réinvente en actrice de son propre parcours, et au lieu de se limiter à dénoncer l'oppression, elle reconstruit une identité lui permettant de défier le pouvoir tout en offrant un modèle alternatif d'espoir pour sa communauté.

Dans le cadre limité de cet article, sur la base d'une lecture analytique et fouillée du roman ancrée dans la pensée foucauldienne sur la résistance, le pouvoir et le sujet éthique, nous tenterons de répondre à la question suivante : En quoi l'engagement de Malala Yousafzai, tel qu'il est dépeint dans *Moi, Malala*, illustre-t-il la notion de sujet éthique selon Michel Foucault, et comment ce cheminement la conduit-il, de l'engagement éthique à la parrèsia courageuse, face aux dynamiques de pouvoir cherchant à restreindre l'éducation et à imposer des normes sociales ?

Il importe de rappeler que pour Foucault, le sujet éthique se constitue à l'intersection des pratiques de soi et des structures de pouvoir, dans un processus où l'individu se façonne tout en résistant aux normes disciplinaires. Cette analyse éclaire le parcours de Malala : confrontée à un pouvoir qui cherche à discipliner les corps et les esprits, elle transforme l'oppression en un espace de réaffirmation de soi, forgeant son identité à travers un engagement éthique et une résistance active. Pour mieux situer le récit de Malala, un bref contexte historique s'impose. Les talibans, mouvement fondamentaliste islamique né en Afghanistan dans les années 1990, étendent leur influence au Pakistan nord-occidental, notamment dans la vallée de Swat, à partir du milieu des années 2000. Sous la direction de figures comme Maulana Fazlullah, ils imposent un régime rigoriste dès 2007, interdisant l'éducation des filles, détruisant des écoles et instaurant un climat de terreur. En 2009, leur contrôle atteint son apogée avant une offensive militaire pakistanaise qui les repousse partiellement. C'est dans ce cadre, marqué par la violence et la répression, que Malala, alors adolescente, élève sa voix, notamment via son blog pour la BBC en 2009, avant d'être visée par une tentative d'assassinat en 2012.

Le sujet éthique, tel que l'envisage Michel Foucault, se déploie dans une complexité fascinante, articulée autour de concepts essentiels. Il scrute les processus par lesquels les individus se forment en tant que sujets éthiques, révélant ainsi les interactions entre pratiques de soi et relations de pouvoir. Il soutient que l'éthique transcende les simples normes morales ; elle s'imbrique dans la perception que les individus ont d'eux-mêmes et dans la construction de leur propre subjectivité, elle est « [...] *la manière dont on doit se constituer soi-même comme sujet moral agissant en référence aux éléments prescriptifs qui constituent le code* » (Foucault, 1983, p. 33). Dans cette perspective, il examine la manière dont chacun prend soin de soi et façonne son identité à travers des choix éthiques déterminants.

Les « pratiques de soi » constituent pour lui des techniques par lesquelles les individus s'engagent dans un travail intérieur, visant à devenir des sujets éthiques. Ces pratiques englobent des activités telles que la méditation, la réflexion critique et diverses formes d'introspection. Un autre aspect fondamental réside dans l'interrelation

entre pouvoir et éthique, où les relations de pouvoir exercent une influence significative sur la façon dont les individus élaborent leur propre éthique. Les normes sociales et les institutions, loin d'être neutres, jouent un rôle prépondérant dans la construction de subjectivités éthiques.

Il s'interroge également sur la façon dont la quête de vérité façonne l'éthique. Il considère que la vérité n'est pas une donnée objective, mais une construction sociale et historique, modulée par les contextes culturels et politiques. Ainsi, l'éthique chez Foucault se présente comme une exploration dynamique de la manière dont les individus se définissent et se transforment à travers leurs pratiques de soi, tout en étant continuellement influencés par des structures de pouvoir, nous dit-il : « *mais je pense que l'éthique est une pratique, et l'éthos, une manière d'être* » (Foucault, 1994c, p. 587).

2. Au seuil du texte : une entrée éthique

Pour Foucault, l'éthique implique une responsabilité individuelle, où chaque décision est empreinte de réflexion sur ses conséquences et son inscription dans un cadre moral. Parallèlement, il définit l'éthos comme une manière d'être, une identité façonnée par nos attitudes et nos habitudes traduisant nos valeurs éthiques. Il nous invite donc à envisager la transformation personnelle comme un processus d'engagement à vivre d'une manière cohérente avec nos valeurs, tout en reconnaissant l'impact des contextes historiques et sociaux sur nos choix.

Le titre « *Moi, Malala* » incarne l'éthos de l'autrice au travers d'une déclaration de soi, où le pronom « Moi » dénote l'affirmation d'une voix individuelle, celle d'une jeune fille déterminée à revendiquer sa place dans le monde. Ce titre, à la fois littéral et thématique (Genette, 1987), cristallise l'essence du roman : l'histoire d'une jeune Pakistanaise, Malala, qui lutte pour conquérir le droit à l'éducation des filles dans un contexte de violences et d'oppression. Il met en lumière non seulement son engagement personnel, mais aussi la dimension universelle de son combat. Ce choix de titre reflète un éthos centré sur la force éthique, la détermination et l'idée de résister au silence imposé. La mise en avant de son prénom se veut une stratégie grâce à laquelle Yousafzai établit une relation directe avec son lecteur, le plaçant ainsi face à une réalité qu'elle incarne pleinement.

Qui plus est, la dédicace se présente comme un signe puissant de l'identité de l'écrivaine et de la résonance éthique de son message destiné « à ces enfants partout dans le monde, qui n'ont pas accès à l'éducation, à tous les professeurs qui, courageusement, continuent d'enseigner, et à quiconque s'est battu pour leurs droits humains

fondamentaux et leur éducation ». Elle incarne la voix de Malala Yousafzai, dont l'engagement et le combat pour le droit à l'éducation deviennent une signature personnelle, un acte d'une grande portée humaine et éthique. Son acte dépasse le cadre personnel dans la mesure où son nom ne désigne pas uniquement l'autrice d'une histoire individuelle, mais se fait le porte-parole de milliers d'enfants privés d'accès à l'éducation. Ce geste rejoint la *fonction-auteur* théorisée par Foucault liée au système juridique et institutionnel qui enserme, détermine et articule l'univers des discours, comme il l'explique :

est liée au système juridique et institutionnel qui enserme, détermine, articule l'univers des discours ; elle ne s'exerce pas uniformément et de la même façon sur tous les discours, à toutes les époques et dans toutes les formes de civilisation ; elle n'est pas définie par l'attribution spontanée d'un discours à son producteur, mais par une série d'opérations spécifiques et complexes ; elle ne renvoie pas purement et simplement à un individu réel, elle peut donner lieu à plusieurs ego, à plusieurs positions-sujets que des classes différentes d'individus peuvent venir occuper. (Foucault, 1994b, pp. 803-804)

et où l'auteur, par son nom, assume une responsabilité qui va au-delà de son récit. Dans cet ordre d'idées, l'autrice devient un témoin d'une vérité collective, un agent moral et éthique qui insuffle un sens à son œuvre. En tant que figure publique, Malala Yousafzai se fait non seulement la narratrice de son propre combat, mais elle devient la voix des opprimés, l'incarnation de la résistance contre les injustices sociales.

C'est dans ce sens que cette dédicace se transforme d'une simple formule, en un acte symbolique : elle relie la fonction de l'auteur à une cause humanitaire globale, à une responsabilité partagée, élevant son récit au rang de manifeste éthique et social.

Pour Foucault, le pouvoir disciplinaire se manifeste souvent dans les institutions, et l'école, bien que source de savoir, il peut aussi devenir un instrument de contrôle. Ici, l'inversion s'opère : l'école et l'éducation deviennent des moyens de résistance contre les systèmes oppressifs, transformant les enseignants en figures de subversion et les élèves en porteurs d'une lutte pour l'émancipation car « le pouvoir n'existe qu'en acte » (Dreyfus et Rabinow, 1992, p. 308) générant des effets visibles et mesurables, mais il entraîne aussi des résistances. Les actions de ceux qui détiennent le pouvoir peuvent être contestées ou opposées par d'autres. Ainsi, le pouvoir et la résistance sont deux faces d'une même réalité, où l'une ne peut exister sans l'autre. L'école, traditionnellement perçue comme un espace de discipline selon Foucault, se transforme ici en un lieu de subversion. Dans *Surveiller et punir*, il analyse comment les institutions structurent à la fois les corps et les esprits, mais il souligne que : « Ce qui résiste, ce n'est pas la prison-sanction pénale, mais la prison avec toutes ses déterminations, liens et effets extra-judiciaires » (1975, p. 357). Chez Malala, l'éducation se fait arme de résistance

contre le biopouvoir taliban, et les élèves ainsi que les enseignants deviennent les protagonistes d'une lutte émancipatrice.

L'idée de « réappropriation » est centrale. Malala appelle à une révolte contre l'oppression qui prive les individus de savoir et donc de leur complétude humaine. En effet, l'autrice, crée un appel à la liberté, une injonction à se libérer des chaînes qui entravent la réalisation de l'être humain dans sa totalité. L'éducation, dans cette vision, n'est pas simplement un droit à conquérir, mais un moyen de rétablir l'humanité, de la « refermer sur l'univers », c'est-à-dire, de rétablir un équilibre, une unité entre les individus et leur potentiel universel. Yousafzai engage une réflexion profonde sur le lien entre savoir, liberté et humanité, qui trouve un écho direct dans la pensée foucauldienne sur les rapports entre sujet et vérité. Foucault explique dans cet ordre d'idées :

Je ne crois pas qu'il y ait une grande différence entre ces livres et les précédents. On désire beaucoup quand on écrit des livres comme ceux-là modifier du tout au tout ce qu'on pense et se retrouver à la fin tout autre que ce qu'on était au départ. Puis on s'aperçoit qu'au fond on a changé relativement peu. On a peut-être changé de perspective, on a tourné autour du problème, qui est toujours le même, c'est-à-dire les rapports entre le sujet, la vérité et la constitution de l'expérience. J'ai cherché à analyser comment des domaines comme ceux de la folie, de la sexualité, de la délinquance peuvent rentrer dans un certain jeu de la vérité, et comment d'autre part, à travers cette insertion de la pratique humaine, du comportement, dans le jeu de la vérité, le sujet lui-même se trouve affecté. C'était ça le problème de l'histoire de la folie, de la sexualité. (Foucault, 1994d, p. 731)

Dans sa réflexion sur les rapports entre le sujet et la vérité, il explore comment les individus se construisent à travers des jeux de vérité, c'est-à-dire des systèmes de discours, de savoir et de pouvoir qui dictent ce qui est vrai ou acceptable dans une société donnée. Selon lui, le sujet n'est pas une essence préexistante, mais un produit façonné par des pratiques discursives et des relations de pouvoir. Cependant, il insiste également sur la capacité du sujet à interagir avec ces structures, à les contester et à se transformer. Cette quête de vérité est donc un processus, dynamique, où le sujet, à travers des pratiques spécifiques – comme l'écriture, la parole ou la révolte –, cherche à se libérer des contraintes imposées par des formes de domination. Dans *Moi, Malala*, cette dynamique est incarnée par l'engagement de Malala pour le droit à l'éducation. Elle utilise son récit non seulement pour dénoncer l'oppression, mais aussi pour revendiquer une place active dans le jeu de vérité. En témoignant de son expérience personnelle, elle dévoile les mécanismes de pouvoir qui privent des millions d'enfants d'accéder au savoir. Mais surtout, elle transforme son histoire en un acte de résistance, en une injonction à rétablir le lien entre sujet et savoir, entre individu et vérité.

L'éducation, dans cette optique, devient le pivot central de cette réappropriation de soi car elle permet de libérer les individus des systèmes de domination qui les empêchent de se réaliser pleinement. Foucault décrivait cette quête comme une « pratique de soi », un cheminement où le sujet travaille pour redéfinir sa relation au savoir et au pouvoir. Malala, à travers son combat, incarne cette pratique étant donné qu'elle refuse d'être réduite à une victime et devient d'autant plus une actrice de transformation sociale, rendant visible l'interaction entre le sujet et les vérités qu'il construit ou qu'il déconstruit. Son récit, par sa portée éthique et universelle, illustre avec force la manière dont un sujet peut transformer des conditions de domination en une quête de liberté et de vérité partagée.

2.1. Du prologue à l'épilogue, une voix éthique qui s'élève

Moi, Malala est structuré de manière à refléter à la fois la progression chronologique et émotionnelle de son histoire, de sa vie au Pakistan avant l'arrivée des talibans jusqu'à sa nouvelle vie en Angleterre après l'attentat qui a failli lui coûter la vie. Chaque partie et sous-titre tracent un itinéraire qui symbolise à la fois la résistance, l'espoir, la peur et finalement la renaissance à travers son combat pour l'éducation. Il s'ouvre par un prologue et se clôt par un épilogue intitulé *Birmingham, Angleterre, Octobre 2015*, marquant ainsi l'aboutissement de son voyage physique et émotionnel. Cette structure met en avant le parcours de Malala, de sa vallée natale de Swat à une nouvelle vie en exil, tout en restant fidèle à son engagement pour l'éducation.

Dans la première partie *Avant les talibans*, Malala décrit son enfance heureuse et insouciante dans la vallée de Swat. Les sous-titres tels que *Libre comme un oiseau* et *Rêves* montrent son quotidien rempli d'espoirs et d'aspirations, avant que l'ombre des talibans ne s'abatte sur sa région. Cependant, des signes avant-coureurs d'un danger imminent apparaissent avec des sous-titres comme *Un avertissement de Dieu* et *La première menace directe*, qui signalent les premiers bouleversements dans sa vie. Cette partie met en place un contraste entre l'innocence de l'enfance et la dure réalité de la menace talibane, amorçant ainsi le basculement vers une lutte pour l'éducation.

La deuxième partie intitulée *Une ombre sur notre vallée*, montre l'arrivée des talibans dans la vallée de Swat, marquant le début d'une ère de terreur. Avec des sous-titres comme *Radio Mollah* et *Les talibans dans le Swat*, Yousafzai expose comment les talibans se sont infiltrés dans la société par la propagation de leur idéologie. La peur devient omniprésente, soulignée par des chapitres tels que *Personne n'est en sécurité*. En 2008, la violence atteint son paroxysme, et Yousafzai décrit dans *Ce que le terrorisme fait ressentir* l'impact psychologique et social de cette répression. La restriction de l'éducation des filles devient un exemple frappant de la manière dont les systèmes de contrôle

et d'influence agissent sur les individus. Plutôt que de recourir à une répression violente, ces systèmes cherchent à imposer des normes, à façonner les comportements et à limiter l'accès à des savoirs, transformant ainsi l'éducation en un champ de résistance face à une forme insidieuse de domination.

Dans la troisième partie *Trouver ma voix* Malala commence à trouver sa voix, malgré la répression croissante. Des chapitres tels que *Une chance de parler* et *Le journal d'une écolière* illustrent comment elle prend la parole publiquement, en dépit des menaces, en bloguant pour la BBC. Le sous-titre *Class dismissed* met en lumière l'absurdité de la fermeture des écoles pour filles par les talibans, tandis que *L'école secrète* montre comment Malala et d'autres ont persisté clandestinement dans leur quête de savoir. Cette partie reflète son éveil à la résistance active, où elle devient une figure publique défendant les droits à l'éducation.

C'est dans la quatrième partie du roman *Prise pour cible*, que Malala devient la cible directe des talibans. Les sous-titres *Une menace de mort contre moi* et *Présages* annoncent l'attaque qui changera sa vie. *Un jour comme un autre* rappelle tragiquement que cet attentat survient lors d'une journée ordinaire, rendant l'acte encore plus brutal et choquant. Cette partie incarne le pouvoir oppressif qui cherche à la réduire au silence, mais souligne également son courage inébranlable face à l'adversité.

Dans la dernière partie intitulée *Une nouvelle vie, loin de chez moi*, Malala survit après l'attentat et doit reconstruire sa vie en Angleterre. Dans des chapitres comme *Un endroit nommé Birmingham* et *Problèmes, solutions*, elle raconte son adaptation difficile à une nouvelle culture et à une nouvelle réalité, tout en continuant à recevoir un soutien mondial (Des messages en provenance du monde entier).

Le sous-titre *Une fille parmi beaucoup d'autres* représente bien plus qu'une simple reprise de l'incipit du récit. Si, dans l'incipit, Malala se définit humblement comme « une fille comme les autres, même si j'ai mes talents personnels » (Yousafzai, 2014, p. 19), le sous-titre, placé à un moment stratégique du récit, marque une évolution profonde de son identité et de sa trajectoire. Cette légère modification d'expression, en apparence anodine, symbolise la transformation de Malala : de jeune fille ordinaire, elle devient une figure universelle et emblématique de la résistance. Ce choix de formulation souligne que, malgré son parcours exceptionnel, Malala s'identifie encore et toujours à ces millions de filles à travers le monde qui, comme elle, aspirent à l'éducation et à la liberté. Cependant, en résonnant avec l'incipit, le sous-titre vient aussi renforcer l'idée que le combat de Malala n'est pas celui d'une héroïne solitaire, mais celui d'une génération entière car comme le dit Charles Grivel (1973, 91) « Tout roman ne comprend que le développement de son commencement ». La répétition de cette

phrase, avec une nuance subtile, témoigne de la réussite de sa lutte contre l'oppression et l'ignorance, tout en rappelant son ancrage parmi les autres filles victimes d'injustice. Cela souligne à la fois la modestie de Malala Yousafzai et la portée universelle de son combat, en se classant de la sorte comme une écrivaine engagée

Je n'avais pas écrit mon discours en ayant seulement en tête les politiciens. Je l'avais écrit pour que toute personne dans le monde puise du courage dans mes mots afin de défendre ses droits. Je ne voulais pas qu'on pense à moi comme à « la fille sur qui les talibans ont tiré », mais comme à « la fille qui s'est battue pour l'éducation », la fille qui défend la paix avec l'instruction comme arme. (Yousafzai, 2014, p. 249)

Malala ne se contente pas de partager son expérience personnelle ; elle utilise sa voix pour inspirer un mouvement plus large en faveur de l'éducation et de la paix. Son intention est claire : transformer son récit de victime en celui d'une héroïne engagée dans une lutte pour les droits fondamentaux, en faisant de l'éducation un moyen d'émancipation.

Cette approche résonne profondément avec la pensée de Michel Foucault, qui affirme que « La seule chose qui soit vraiment triste, c'est de ne pas se battre [...] Au fond, je n'aime pas écrire ; c'est une activité très difficile à surmonter. Écrire ne m'intéresse que dans la mesure où cela s'incorpore à la réalité d'un combat, à titre d'instrument, de tactique, d'éclairage » (Foucault, 1994a, p. 1593), soulignant que l'écriture ne doit pas être un acte isolé, mais plutôt un engagement actif dans la lutte contre les injustices. Pour lui, les mots doivent être des armes, des outils qui servent à éclairer les vérités cachées et à susciter l'action.

En articulant ces deux idées, nous pouvons voir comment Malala incarne le concept foucaultien de l'écriture engagée. En se présentant comme une voix pour les sans-voix et en utilisant son expérience pour inspirer les autres, elle matérialise l'idée que l'écriture doit s'inscrire dans une dynamique de résistance. Ainsi, Yousafzai et Foucault nous rappellent que la parole peut être un puissant instrument de changement social, capable de provoquer des transformations profondes dans la société. Par leur engagement respectif, ils démontrent que la lutte pour les droits, que ce soit par l'éducation ou par l'écriture, est un combat essentiel pour la justice et la liberté.

Ainsi, cette reprise modifiée de la première phrase de l'incipit est une manière habile de clore un cycle narratif tout en donnant au lecteur l'impression que l'histoire personnelle de Malala transcende son individualité pour devenir une histoire collective de résistance.

Le découpage en cinq parties du récit de Malala Yousafzai, structuré autour de titres et sous-titres évocateurs, ne se contente pas de guider le lecteur à travers

son parcours personnel ; il renforce également l'idéologie éthique qui sous-tend son histoire. Chaque section, à travers des intitulés comme *Avant les talibans*, *Trouver ma voix*, ou *Prise pour cible*, se construit comme un miroir des enjeux moraux et éthiques auxquels Malala se confronte. Ce découpage sert à éclairer les moments décisifs de son combat pour l'éducation des filles, un droit fondamental qu'elle défend au péril de sa vie. Ainsi, les titres sont, tour à tour, des repères temporels et des symboles de résistance face à l'injustice et à l'oppression. En mettant en lumière des étapes clés de son cheminement, chaque section fait écho à des dilemmes éthiques : la lutte contre le silence imposé, le courage de revendiquer sa voix face à la violence et l'engagement à ne pas se soumettre aux régimes de terreur.

3. Pouvoir disciplinaire et subjectivation

Foucault, dans ses derniers travaux, explore le concept de subjectivation, processus par lequel l'individu se constitue en sujet à travers des pratiques réflexives et des techniques de soi. Cette dynamique est étroitement liée à la notion de souci de soi, qu'il analyse notamment dans *L'Usage des plaisirs* (1984a) et *Le Souci de soi* (1984b). Il y montre comment, dans l'Antiquité, les individus adoptaient des pratiques ascétiques et éthiques pour se transformer eux-mêmes, illustrant ainsi une forme de subjectivation où le sujet se façonne activement par des exercices spirituels et corporels. Ces pratiques, loin d'être de simples soins thérapeutiques, constituent une éthique visant à l'amélioration de soi et à la résistance aux normes dominantes. Dans le dernier chapitre du *Récit de soi*, intitulé « Rendre compte de soi : Foucault critique de lui-même », Judith Butler pose une idée troublante : « dire la vérité sur soi a un prix, et ce prix équivalait à la suspension de la relation critique au régime de vérité dans lequel on vit » (2007, p. 123). Cette phrase, qui clôt le livre, s'enracine dans l'analyse que Butler fait de Michel Foucault, explorant comment celui-ci, dans ses derniers écrits, interroge la vérité et la constitution du sujet. Pourtant, bien qu'elle vise Foucault, cette réflexion déborde son cadre et touche à une vérité plus large.

Malala Yousafzai en est une incarnation saisissante. En osant dire sa vérité – son aspiration à l'éducation, son rejet de l'oppression talibane –, elle a payé un prix exorbitant : une balle dans la tête à 15 ans, l'exil et la rupture avec son Pakistan natal. Le « régime de vérité » qu'elle affrontait était celui des talibans dans la vallée de Swat, un ordre implacable qui bannissait l'école pour les filles et imposait leur effacement. En s'élevant contre ce système, Malala n'a pas simplement critiqué ses failles de l'intérieur ; elle a brisé sa relation avec lui, suspendant toute tentative de dialogue ou de

compromis avec ces normes. Cette suspension, dont parle Butler, devient chez Malala un acte de défi radical : elle cesse de se plier au cadre qui la définit pour affirmer une vérité qui la dépasse. Dire la vérité sur soi est un geste qui désengage le sujet des discours qui le façonnent, un prix qui ouvre à une liberté précaire. Malala le vit dans sa chair : en révélant qui elle est, elle se défait du rôle assigné par son environnement, passant d'une écolière anonyme à une voix universelle. Son histoire éclaire la portée générale de la citation : dire sa vérité, c'est risquer de tout perdre pour tout réinventer, un sacrifice qui défie les régimes de vérité et redessine les contours de soi. Ainsi, ce que Butler discerne chez Foucault trouve en Malala une résonance vive, un écho qui transcende les époques et les luttes.

Dès l'incipit, Malala affirme : « Je n'étais qu'une fille comme les autres, même si j'ai mes talents personnels » (Yousafzai, 2014, p. 19). Cette modestie apparente contraste avec le titre même de l'ouvrage, *Moi, Malala*, qui revendique une singularité. Judith Butler rappelle que le sujet ne préexiste pas à son récit : il émerge dans et par le langage, pris dans des normes sociales qu'il ne choisit pas, considérant le sujet qui se dit comme un écho d'un monde qu'il n'a pas vu se tisser, un produit de forces – sociales, historiques – qui le précèdent et le débordent. Le « je » parle, mais toujours en retard sur ses origines « le je ne peut pas raconter l'histoire de sa propre émergence ni donner ses propres conditions de possibilité sans témoigner d'un état de choses auquel on ne peut pas avoir assisté » (Butler, 2007, p. 37). Le « Je » de Malala est, d'abord, façonné par des cadres extérieurs – la culture pachtoune, l'éducation paternelle, puis la terreur talibane – avant de devenir un outil de résistance. Malala Yousafzai fait exploser cette idée en la vivant. Quand elle se raconte dans *Moi, Malala*, elle ne peut dérouler l'histoire de son « je » – cette gamine de Swat devenue porte-voix universel – sans pointer un « état de choses » qu'elle n'a pas vu naître : l'étau des talibans sur sa vallée, les écoles cadenassées pour les filles, un régime de vérité où sa voix était une hérésie. Ce décor – legs d'un colonialisme tordu, d'une guerre par procuration et d'une misogynie brute – l'a forgée avant qu'elle ne puisse le nommer. Elle témoigne d'un passé auquel elle n'a pas pris partie, mais qu'elle a dû dynamiter pour émerger.

Là où Butler voit une limite, Malala voit un champ de bataille. Son « je » ne se résigne pas à refléter cet héritage oppressif ; il le fait voler en éclats. En griffonnant son blog pour la BBC, en survivant à une balle talibane, elle arrache son identité à ces chaînes qu'elle n'a pas forgées. Le prix est vertigineux – une tentative d'assassinat, l'exil, un arrachement à ses racines –, mais il fait écho à l'autre formule de Butler (« dire la vérité sur soi a un prix »). Malala paie pour dire qui elle est, et ce disant, elle ne se contente pas de narrer : elle désarme le régime qui voulait l'effacer.

Selon Michel Foucault, le pouvoir ne se limite pas à l'exercice explicite de la force ou de la répression physique et des lois coercitives ; il s'insinue dans les structures sociales à travers des pratiques normatives qui semblent anodines mais qui façonnent profondément les comportements et les mentalités. Les talibans exercent un pouvoir qui s'inscrit dans les normes sociales et culturelles. En interdisant l'éducation des filles, ils régulent les corps et les esprits, un phénomène que Foucault explore dans *La Volonté de savoir* : « On partira donc de ce qu'on pourrait appeler les “foyers locaux” de pouvoir-savoir ; par exemple, les rapports qui se nouent entre pénitent et confesseur ou fidèle et directeur. De même, le corps de l'enfant surveillé, entouré dans son berceau, son lit ou sa chambre par toute une ronde de parents, de nourrices, de domestiques, de pédagogues, de médecins » (1976, p. 130). De manière similaire, les talibans cherchent à imposer une vision du monde en contrôlant des pratiques individuelles, telles que l'interdiction des vaccins ou des coiffures occidentales « il ne se contentait pas de se mêler de santé publique et de se prononcer contre les écoles de filles, il menaçait également les coiffeurs qui proposaient de prétendues coupes à l'occidentale, et faisait détruire les magasins de musique » (Yousafzai, 2014, p. 60). Ce contrôle s'inscrit dans un processus de normalisation des comportements et des identités, où les individus sont poussés à intérioriser les normes imposées, créant ainsi une société conforme à leur idéologie. Ce type de pouvoir, subtil et omniprésent, s'apparente à celui décrit par Foucault, où la domination s'exerce par l'influence sur les pratiques et les représentations.

En effet, les talibans, en interdisant les coiffures occidentales, en détruisant les magasins de musique et en privant les filles d'accès à l'éducation, déploient un pouvoir qui va bien au-delà de la simple coercition. Ces actions visent à imposer une idéologie précise et à normaliser les comportements individuels, à travers des stratégies qui façonnent les corps et les esprits. Elles s'inscrivent dans une dynamique de contrôle social subtile, où les individus sont incités à conformer leurs pratiques et leurs identités aux normes imposées. Dans cette logique, les talibans exercent un pouvoir disciplinaire, dans la mesure où les normes sont intériorisées.

Chez Foucault, le biopouvoir désigne un mode d'exercice du pouvoir qui ne cible plus l'individu (comme le fait le pouvoir disciplinaire) mais la population, par la régulation des naissances, de la santé, de l'éducation et des comportements à risque. Dans *La Volonté de savoir* et *Sécurité, territoire, population*, Foucault distingue ainsi la discipline, qui s'applique aux corps et le biopouvoir, qui vise la vie dans son ensemble. Les talibans, en interdisant l'éducation des filles et en normant les pratiques sociales, déploient à la fois un pouvoir disciplinaire (par la surveillance et la punition) et une lo-

gique biopolitique, en cherchant à modeler la population selon une norme idéologique religieuse. Le terme de « biopouvoir taliban », bien que provocateur, ne doit pas être utilisé de manière simplificatrice. Il convient plutôt de parler d'un régime hybride, où se combinent des formes de disciplinarisation des corps (à travers la terreur, les interdictions, les vêtements imposés) et des mécanismes de régulation de la vie collective (contrôle des naissances, de l'éducation, de la santé publique), produisant une normalisation totalisante.

L'exclusion des filles du système éducatif illustre particulièrement bien cette dynamique. En restreignant leur accès au savoir, les talibans ne se contentent pas de limiter leurs opportunités individuelles : ils ancrent l'idée d'une subordination naturelle des femmes dans l'imaginaire collectif. Cela s'inscrit dans une forme de biopouvoir, où le contrôle des populations ne repose pas seulement sur la restriction des actions, mais sur une régulation qui façonne en profondeur les possibilités mêmes de penser, d'apprendre et d'agir. En présentant l'exclusion des filles de l'éducation comme une conséquence naturelle d'un ordre social prétendument immuable, ce pouvoir ne se contente pas d'imposer une norme : il la rend évidente, indiscutable. Ce faisant, le pouvoir, loin d'être uniquement répressif, est profondément productif. Il produit des normes, des comportements et des mentalités qui, tout en apparaissant comme naturels ou inévitables, servent à légitimer et perpétuer des structures de domination. En ce sens, la domination réside aussi bien dans des interdictions explicites que dans la construction d'un système où l'oppression devient une norme intériorisée par les individus eux-mêmes.

De plus, la prise de position de Malala contre le voile, comme acte de résistance, peut être vue comme une forme de refus du pouvoir normatif exercé sur elle et une affirmation de sa liberté individuelle :

Vivre sous des voiles me semblait tellement injuste et inconfortable ! Dès mon plus jeune âge, j'ai dit à mes parents que, peu importait ce que faisaient les autres filles, je ne me couvrirais pas le visage comme ça. Mon visage était mon identité. Ma mère, qui est plutôt dévote et traditionaliste, était choquée. Nos parents pensaient que j'étais effrontée (certains disaient mal élevée). Mais mon père affirmait que je pourrais faire comme je voudrais. -Malala vivra aussi libre qu'un oiseau, assurait-il à tout le monde. (Yousafzai, 2014, p. 27)

Le voile – le burqa ou le niqab – voiles intégraux couvrant le visage – imposé par les talibans comme norme disciplinaire dans la vallée de Swat dès 2009, apparaît comme une norme sociale et culturelle, un mécanisme de contrôle sur la féminité et l'identité des femmes, qui limite leur liberté d'expression et leur subjectivité. Le

choix de Malala de ne pas porter le voile, perçu comme un moyen d'effacer l'identité des femmes, devient très tôt un acte de résistance. Dès l'enfance, elle rejette cette contrainte – bien différente du hijab modéré de sa mère – pour affirmer sa liberté face à un pouvoir oppressif. Ce refus incarne alors une affirmation profonde de son identité personnelle et une contestation des normes culturelles et sociales imposées aux femmes. De plus, la tension entre identité subie et identité construite traverse tout le récit. En refusant le voile intégral, elle ne fait pas que résister à une norme disciplinaire, mais elle performe activement un nouveau mode de subjectivation. Comme le souligne Butler, le sujet se demande « quels sont les choix qu'il est possible de faire et comment accroître sa capacité d'autodétermination » (Butler, 2003, p. 51) Ce choix, soutenu par son père, rejette les normes patriarcales et affirme une autonomie corporelle, un acte de soin de soi. Dans ce contexte, la marginalisation de l'éducation des filles s'inscrit dans un mécanisme plus large de contrôle social et culturel. La transformation du « Je » atteint son paroxysme dans l'épilogue : « Malala, c'est moi. Mon monde a changé, pas moi » (2014, pp. 251–252). Cette affirmation révèle le paradoxe central du récit de soi : la prétention à une continuité identitaire masque en réalité une mue profonde. Le « Je » qui clame son invariance est pourtant radicalement différent de celui de l'incipit – désormais chargé de l'expérience de la violence, de l'exil et du combat politique. Cette construction narrative du sujet ne saurait être dissociée des mécanismes de pouvoir qui la contraignent et la rendent possible.

Dans le cadre de la pensée foucauldienne, cette décision peut être comprise comme un acte de subjectivation, où Malala s'approprie son corps et son visage comme des éléments essentiels de son identité. Pour Foucault, la subjectivation n'est jamais donnée, mais se construit dans un rapport constant avec le pouvoir et les normes. Malala, par son refus, refuse d'être définie par une norme culturelle ou religieuse qui chercherait à la contraindre. Les parents de Malala incarnent les forces sociales et culturelles qui tentent de réguler son comportement, de l'ancrer dans des pratiques traditionnelles. La réaction de sa mère, choquée, et la vision de son père, qui soutient sa liberté, illustrent des positions divergentes face à la régulation de l'individu par la famille. Foucault a souvent mis en lumière l'importance de la famille et des institutions, notamment l'école, dans l'inculcation des normes et la construction du sujet. Dans *Surveiller et punir* (1975, p. 264), il illustre de manière incisive l'omniprésence des dispositifs de contrôle en déclarant : « Quoi d'étonnant si la prison ressemble aux usines, aux écoles, aux casernes, aux hôpitaux, qui tous ressemblent aux prisons ? ». La mère de Malala représente cette tentative de la société de maintenir des normes sociales strictes, tandis que le père devient, dans cette dynamique, une figure qui permet

à sa fille de se libérer des attentes traditionnelles et de se créer une identité selon ses propres termes. Cette tension entre les voix parentales révèle un rapport de pouvoir interne à la famille. Le père devient, selon Foucault, une sorte de contre-pouvoir à la norme imposée par la mère, mais aussi à la société dans son ensemble. Il soutient l'autonomie de sa fille, permettant à Malala de résister aux règles sociales établies, tout en lui offrant un espace de subjectivation. Ce faisant, le soutien de son père peut être vu comme une libération de la parole dans un monde où la culture impose silencieusement des contraintes à l'individu.

Foucault consacre une grande partie de son travail à la construction de la subjectivation à travers le corps « Dans cette humanité centrale et centralisée, effet et instrument des relations de pouvoir complexes, corps et forces assujettis par des dispositifs d'« incarcération » multiples, objets pour des discours qui sont eux-mêmes des éléments de stratégie, il faut entendre le grondement de la bataille. » (Foucault, 1975, p. 360). En effet, le corps, pour lui, est le terrain où le pouvoir s'exerce de manière la plus concrète, que ce soit par des pratiques de surveillance, de normalisation ou de contrôle. Le refus de Malala de se couvrir le visage est une manière de revendiquer son corps comme espace de liberté et d'identité, une subjectivation éthique : « Mon visage était mon identité » (Yousafzai, 2014, p. 27), déclare-t-elle, soulignant ici le lien étroit entre le corps et la subjectivation. Son visage n'est pas simplement un signe extérieur mais plutôt une partie intégrante de ce qu'elle est en tant que personne. En revendiquant ce droit, Malala réaffirme sa capacité à se définir au-delà des attentes sociales, à forger son identité dans une lutte contre les normes imposées.

L'un des fondements du pouvoir totalitaire est la production et le contrôle de la vérité. Les émissions radiophoniques quotidiennes de Fazlullah sont un outil clé dans cette stratégie. En diffusant son discours, il impose une vision unilatérale de la réalité et redéfinit les normes sociales et culturelles. Foucault souligne que le pouvoir ne réside pas seulement dans l'imposition de règles, mais dans la capacité à modeler les cadres de pensée.

Ce contrôle discursif transforme les habitants en récepteurs passifs d'une vérité fabriquée. L'État, en tolérant ces émissions dans le cadre de l'accord de paix, devient complice de cette construction idéologique, consolidant ainsi l'hégémonie de Fazlullah sur le champ symbolique :

Ces hommes portaient des armes à feu et se promenaient, l'air menaçant, dans les rues. Même si nous ne les avons pas croisés à Mingora à proprement parler, nous sentions la présence de Fazlullah. C'était comme s'il parlait depuis le ciel, en faisant planer un nuage noir au-dessus de notre vallée. La police essayait de le stopper

mais son mouvement ne faisait que devenir plus fort. En mai 2007, il a signé un accord de paix avec le gouvernement. Il a dit qu'il cesserait sa campagne contre les vaccinations et l'instruction des filles ainsi que ses attaques contre les propriétés de l'Etat. Le gouvernement lui a permis de continuer ses émissions de radio. (Yousafzai, 2014, p. 61)

Ce tableau illustre avec précision les mécanismes du pouvoir analysés par Michel Foucault, où la discipline joue un rôle central dans la normalisation des comportements et la structuration du social. Par sa métaphore du « nuage noir » et l'omniprésence des armes, Fazlullah impose un ordre où chaque aspect de la vie individuelle et collective est régulé.

Foucault décrit le panoptisme comme une forme de pouvoir diffus, reposant sur la surveillance implicite plutôt que sur la coercition explicite. Fazlullah personnifie cette logique : bien qu'il soit physiquement absent, sa voix, diffusée par radio, et la présence constante de ses hommes armés suffisent à maintenir une discipline généralisée. Cette surveillance invisible engendre une conformité volontaire, où les habitants intègrent l'autorité de Fazlullah dans leur quotidien, anticipant même ses exigences par crainte de représailles.

Cette intériorisation de la domination est particulièrement frappante : Fazlullah devient une figure abstraite, une présence spectrale qui gouverne à distance, redéfinissant les relations de pouvoir comme un réseau fluide et insaisissable.

Face à cette domination étouffante, l'émergence de résistances symboliques, incarnées par Malala et sa famille se révèle. Leur lutte pour l'éducation des filles représente un défi direct à l'ordre imposé par Fazlullah. Foucault considère que le pouvoir n'est jamais absolu : il génère inévitablement des formes de résistance qui en dévoilent les failles. Ici, l'accord de paix de 2007, bien qu'à l'avantage de Fazlullah, témoigne de la nécessité pour ce dernier de négocier, prouvant que son autorité n'est pas sans limites.

La résistance de Malala incarne ainsi un acte de subversion face à un pouvoir qui cherche à contrôler les esprits et les corps. Elle redéfinit les marges de liberté possibles au sein d'un système oppressif.

Fazlullah, quant à lui, incarne un régime totalitaire qui ne se contente pas de gouverner par la force, mais infiltre les structures sociales et les pensées individuelles. Cependant, ce pouvoir, aussi oppressant soit-il, ne parvient pas à éradiquer totalement les résistances, révélant que même dans les systèmes les plus coercitifs, la possibilité de liberté persiste. En cela, l'extrait transcende son contexte local pour offrir une réflexion universelle sur la nature des relations entre pouvoir et résistance.

4. De la résilience à la subversion éthique

Dans sa forme moderne, le pouvoir, selon Foucault, ne repose pas uniquement sur la contrainte physique, mais surtout sur la production et le contrôle des discours. Il fonctionne à travers des mécanismes disciplinaires et des dispositifs normatifs qui façonnent les comportements et orientent les subjectivités. En s'appropriant la parole, Malala fait bien plus que résister à une domination extérieure ; elle se réapproprie une capacité d'agir sur elle-même et sur son monde. Ce faisant, elle se constitue comme sujet éthique, c'est-à-dire comme individu capable de choisir ses propres actions en fonction d'une réflexion morale qui va au-delà des injonctions du pouvoir :

Une après-midi, j'ai entendu mon père au téléphone. « Tous les professeurs ont refusé, disait-il. Ils ont trop peur. Mais je verrai ce que je peux faire ». Il a raccroché et s'est précipité dehors. Un ami qui travaillait à la BBC, la puissante chaîne de télévision britannique, lui avait demandé de trouver quelqu'un de l'école-un professeur ou une élève en fin de scolarité-pour tenir un journal intime racontant la vie sous les talibans. C'était pour son site en ourdou, sur Internet. Tous les professeurs avaient dit non mais la plus jeune sœur de Mme Maryam, Ayesha, une des élèves les plus âgées, avait accepté. Le lendemain, nous avons eu un visiteur : le père de Ayesha. Il ne voulait pas laisser sa fille raconter son histoire. C'est trop risqué, a-t-il dit. Mon père n'a pas discuté avec lui. Les talibans sont cruels, aurait-il voulu lui dire, mais ils ne faisaient pas du mal à une toute petite fille. Cependant, il respecté la décision du père de Ayesha et s'est apprêté à appeler la BBC pour annoncer la mauvaise nouvelle. J'avais seulement onze ans mais j'ai dit :-Pourquoi pas moi ? Je savais qu'il aurait voulu quelqu'un de plus vieux, pas une enfant. J'ai regardé le visage optimiste – et inquiet – de mon père. Il avait été tellement courageux en prenant la parole publique. C'était, certes, quelque chose de s'exprimer dans les médias locaux et nationaux, mais ce journal pourrait être lu par des gens hors du Pakistan. C'était la BBC, après tout. Mon père m'avait toujours soutenue. Pourrais-je le soutenir ? Je savais, sans même y avoir réfléchi, que c'était le cas. Je ferai n'importe quoi pour continuer à aller à l'école. Mais, d'abord, nous avons consulté ma mère. Si elle avait peur, je ne le ferais pas. [...] Ma mère est notre roc. Pendant que nous avons la tête dans le ciel, elle a les pieds sur terre. Mais nous croyons tous qu'il y a un espoir. « En parler est le seul moyen d'améliorer les choses », a-t-elle dit. (Yousafzai, 2014, pp. 102–103)

Le recours à la parole, incarné ici par l'utilisation d'un média global tel que la BBC, illustre de manière frappante la conception foucaldienne du pouvoir et de la résistance. Dans ce contexte, Malala Yousafzai se révèle comme une figure emblématique de transformation, non seulement par son opposition à l'oppression des talibans, mais aussi par la manière dont elle choisit de s'exprimer. Ce geste ne se limite pas à un acte de rébellion face à une autorité tyrannique ; il s'inscrit dans une dynamique

plus large de réflexion éthique et de quête de justice. En prenant la parole, Malala ne parle pas seulement pour elle-même, mais pour toutes les jeunes filles privées de leurs droits fondamentaux, affirmant ainsi une vision collective et universelle de la liberté et de l'éducation.

Lorsque Malala, âgée d'à peine onze ans, fait un choix profondément éthique au sens foucauldien : un acte de soin de soi qui défie les normes oppressives, en proposant de tenir un journal pour la BBC, un média international, alors que tous les autres ont renoncé par crainte des représailles, elle franchit un seuil déterminant dans son parcours. Cet acte volontaire, réalisé en pleine conscience des risques encourus, marque son passage du statut de victime silencieuse à celui d'actrice engagée dans la résistance. Pour Michel Foucault, cette démarche correspond à l'émergence du sujet éthique, qui n'est pas une entité stable, mais se forge à travers des pratiques de soi, des choix réfléchis qui s'opposent aux forces de domination qui tentent de modeler ou de soumettre l'individu. Cette petite fille incarne cet individu qui, confronté à une structure de pouvoir oppressive, choisit de s'engager dans une réflexion critique sur soi et le monde, et d'agir en conséquence. Par cet engagement, Malala se forge comme un être libre, non pas dans le sens d'une liberté absolue, mais d'une liberté construite à travers des actes réfléchis et porteurs de sens.

Sa parole, loin d'être un simple témoignage, devient un acte de transformation, une arme contre l'oppression et un symbole d'émancipation. À travers son choix éclairé, Malala illustre parfaitement ce que Foucault décrit comme le pouvoir transformatif de la subjectivation éthique : l'acte de se constituer comme un sujet libre et engagé, capable de repenser les normes, de défier les oppressions et de participer activement au changement du monde.

Qui plus est, la décision de Malala de prendre la parole, même sous la menace des talibans, atteste à bien des égards d'une forme de résistance profondément ancrée dans les théories foucaaldiennes du pouvoir. Les talibans, par leurs techniques disciplinaires, cherchent à imposer une peur paralysante et à réduire les femmes au silence, les soumettant à des normes qui effacent leur subjectivité. En s'élevant contre ces tentatives, Malala s'inscrit dans une dynamique de contre-conduite, une notion développée par Foucault dans *Sécurité, territoire, population. Cours au collège de France* (1977-1978), (2004), où il analyse les résistances aux formes de gouvernement et aux dispositifs de pouvoir. Par son acte de parole, elle dénonce un régime de vérité imposé par la violence, révélant au monde ce que les talibans cherchent à cacher. Ce geste dépasse la simple prise de parole car il constitue une riposte réfléchie, une volonté de transformer l'obscurité en lumière et de redonner une voix à celles qui en sont privées.

La décision de Malala de prendre la parole, malgré les menaces et la répression, incarne pleinement la *parrêsia* au sens foucauldien : ce courage de dire la vérité, même au péril de sa vie. Mais au-delà de l'acte de bravoure, elle engage également un processus plus intime et profond – celui de la subjectivation tel que le conçoit Judith Butler. En tenant son blog, Malala ne se contente pas de livrer un témoignage : elle se constitue comme sujet politique. Par l'écriture, elle prend forme. Le « je » qui s'exprime n'est plus simplement celui d'une écolière ; il devient le vecteur d'une lutte collective, le point d'émergence d'une voix dissidente.

Ce basculement identitaire s'exprime avec force lors de son discours à l'ONU, où elle déclare : « J'étais toujours moi-même » (p. 248). Derrière cette apparente continuité se joue pourtant une métamorphose : de victime silencieuse à figure mondiale de la résistance. C'est précisément cette tension entre constance et transformation que Butler met en lumière lorsqu'elle écrit :

Mon récit de moi-même est biaisé et hanté par ce dont je ne peux pas avoir d'histoire définitive. Je ne peux pas expliquer exactement pourquoi j'ai émergé de cette façon, et mes efforts de reconstruction narrative sont toujours soumis à une récession. Il y a en moi, et cela m'appartient, quelque chose dont je ne peux rendre compte. Mais est-ce à dire que je ne suis pas, au sens moral, responsable de ce que je suis et de ce que je fais ? (Butler, 2007, p. 60)

Le sujet, selon elle, ne se possède jamais totalement ; il se construit à travers une narration incomplète, toujours en retrait de lui-même.

C'est donc dans l'espace de cette incomplétude que naît la subjectivation de Malala. Elle ne parle pas depuis une identité fixe, mais depuis un lieu mouvant, fracturé, où le « je » se cherche autant qu'il s'affirme. En cela, son récit n'est pas une simple rétrospective, mais un geste éthique : elle assume la responsabilité de ce qu'elle est, tout en reconnaissant les zones d'ombre qui échappent à toute maîtrise. Butler le souligne : c'est précisément dans cette tension entre opacité et responsabilité que se forge la subjectivité morale.

Ce faisant, l'autonarration de Malala devient un acte de résistance autant qu'un acte de construction de soi – un lieu où l'intime rejoint le politique, où le récit individuel porte la mémoire d'un combat collectif, et où le sujet se forme dans la fragilité même de sa parole.

Ce qui confère à cette décision une portée éthique et non simplement une révolte instinctive, c'est la réflexion et la consultation qui précèdent son engagement. En discutant avec sa mère, Malala ancre son choix dans une éthique dialogique. Ici, l'approbation maternelle confère à la décision de Malala une légitimité collective. Loin

d'être une simple action isolée, son acte intègre des dimensions familiales et communautaires, soulignant une solidarité qui transcende l'individu.

Ainsi, l'acte de Malala ne se réduit pas à un courage individuel spectaculaire mais il s'inscrit plutôt dans une réflexion plus large sur le rôle de la parole comme outil de résistance. En choisissant de témoigner publiquement, elle accepte une responsabilité éthique globale, se plaçant sous le regard du monde et assumant le poids de son engagement. Malala ne devient pas un sujet éthique seulement parce qu'elle s'oppose aux talibans, mais parce qu'elle le fait dans une démarche de vérité. Cette posture évoque la notion d'*alètheia*, que Foucault explore à travers la parrèsia : un dire-vrai qui ne se limite pas à l'énonciation d'un fait, mais qui engage celui qui parle dans un rapport risqué à la vérité. Comme il l'analyse dans *Le courage de la vérité* (2009), la parrèsia est indissociable d'un mode d'existence où le sujet se constitue éthiquement en assumant la vérité qu'il proclame, quitte à en subir les conséquences. Elle incarne cette vérité non seulement pour défendre son propre droit à l'éducation, mais aussi pour affirmer la liberté et l'émancipation de toutes les jeunes filles confrontées aux mêmes oppressions. Par cet engagement, elle transforme sa lutte personnelle en un combat universel pour la justice et la dignité humaine.

Malala Yousafzai traduit un sujet qui ne se limite pas à revendiquer un droit universel abstrait, mais qui s'exprime à partir de son expérience personnelle et de celle de millions de filles privées de leur droit à l'éducation. Son discours s'inscrit dans une lutte concrète contre l'oppression et le terrorisme, articulant une vérité profondément enracinée dans son vécu et ses combats. Cette approche illustre avec force la perspective développée par Michel Foucault. Selon lui, le sujet qui parle ne peut se placer en dehors des rapports de pouvoir : il est engagé dans une bataille, positionné dans un camp, et sa vérité émerge d'un rapport de conquête et de domination. Foucault affirme que ce discours n'est pas celui d'un sujet universel, mais d'un sujet situé, pour qui la vérité est une arme stratégique dans la lutte pour la justice et l'émancipation :

Le sujet qui parle dans ce discours ne peut occuper la position du sujet universel. Dans cette lutte générale dont il parle, il est forcément d'un côté ou de l'autre ; il est dans la bataille, il a des adversaires, il se bat pour une victoire. Sans doute, il cherche à faire valoir le droit ; mais c'est de son droit qu'il s'agit—droit singulier marqué par un rapport de conquête, de domination ou d'ancienneté : droit de la race, droit des invasions triomphantes ou des occupations millénaires. Et s'il parle aussi de vérité, c'est de cette vérité perspective et stratégique qui lui permet de remporter la victoire. (Foucault, 1989, p. 89)

En ce sens, la parole de Malala se distingue par son ancrage dans une réalité historique et sociale spécifique. Elle ne proclame pas une vérité abstraite et univer-

selle, mais celle des filles victimes de discriminations systémiques. Sa voix, imprégnée par une expérience directe de l'injustice, devient un acte de résistance, une tentative d'inverser les rapports de pouvoir qui cherchent à la réduire au silence. À travers sa quête pour l'éducation et la justice, elle illustre ce que Foucault décrit comme une vérité perspective et stratégique, une vérité née de la confrontation aux forces oppressives et utilisée comme levier pour transformer ces dynamiques.

De plus, la lutte de Malala rappelle que tout discours, même lorsqu'il revendique le droit ou la vérité, est toujours façonné par les relations de pouvoir dans lesquelles il s'inscrit. Sa parole n'est pas neutre : elle est profondément située, énoncée depuis une position de domination subie et en réponse à celle-ci. Ainsi, Malala devient un exemple emblématique de la manière dont des sujets singuliers, à travers leur discours et leurs actions, peuvent transformer leur condition en une lutte collective pour l'égalité et la justice.

Par son engagement, elle met en lumière la puissance transformatrice de la parole située, où vérité et résistance se conjuguent pour défier les oppressions. En cela, Malala illustre parfaitement l'idée foucaldienne selon laquelle les luttes pour la vérité et le droit sont indissociables des dynamiques de pouvoir, tout en montrant que ces luttes peuvent ouvrir des voies vers des changements sociaux et politiques profonds.

Ce moment, où Malala, invitée à prendre la parole au siège de l'ONU, se déclare « toujours elle-même » malgré la reconnaissance mondiale et l'atmosphère de pouvoir, n'est pas un simple discours politique ; il s'agit d'un acte éthique qui réaffirme sa capacité à se définir et à résister aux forces qui tentent de la réduire à une figure symbolique

Pour mon anniversaire, j'ai reçu le plus extraordinaire des cadeaux : j'ai été invitée à prendre la parole au siège de l'Organisation des Nations unies. C'était le premier des deux voyages à New York que je devais faire cette année-là. Il y avait quatre cents personnes pour y assister : des officiels de haut rang du monde entier, tels que Ban Ki-moon, le secrétaire général de l'ONU, au Gordon Brown, l'ancien Premier ministre anglais, ainsi que des enfants ordinaires comme moi. [...] Le jour du discours à l'ONU, j'étais excitée. J'avais fait des expériences extraordinaires et rencontré des gens formidables. Mais j'étais toujours moi-même. (Yousafzai, 2014, pp. 247-248)

Cet acte de parole se nourrit d'une expérience antérieure tout aussi fondamentale : sa première prise de parole, lorsqu'à onze ans, elle témoigne de son combat pour l'éducation sur la BBC World, avant l'attaque qui allait faillir lui coûter la vie. En ce sens, la scène de l'ONU fait écho à ce premier acte courageux, mais elle représente également un tournant significatif. Cette fois-ci, Malala prend la parole non plus depuis son pays d'origine, le Pakistan, mais après avoir été forcée à l'exil, suite au crime qu'elle

a subi. La comparaison entre ces deux moments, l'un avant et l'autre après la violence subie, offre une lecture riche du parcours de Malala en tant que sujet qui se construit dans la résistance et la subversion, à la fois vis-à-vis du pouvoir institutionnel et des rapports de domination. En effet, Foucault souligne l'importance de cette transformation personnelle pour résister aux normes et aux structures de pouvoir qui cherchent à contrôler l'individu. Pour lui, ce cheminement implique un engagement sincère envers la vérité et une volonté de « véritablement aimer le vrai » (Foucault, 1984a, p. 265).

La pensée de Foucault sur la subjectivité et le pouvoir nous permet d'approcher cette prise de parole sous un angle spécifique. Pour Foucault, le pouvoir n'est pas uniquement répressif, il est aussi productif : il produit des subjectivités, des individus et des comportements. Dans cette perspective, la prise de parole de Malala, tant devant la BBC que devant l'ONU, devient un acte de subversion éthique, une manière de résister à l'oppression tout en se définissant comme sujet autonome. Ce qui distingue le moment de l'ONU de son premier témoignage devant la BBC, c'est la manière dont elle assume et revendique sa subjectivité après avoir survécu à l'attaque des talibans.

Lors de sa première intervention médiatique, Malala était encore ancrée dans son rôle de défenseur local, parlant pour ses camarades, dans un espace où la domination semblait extérieure. Après l'agression, cependant, sa parole devient non seulement un acte de résistance, mais aussi un geste de reconstruction de soi, dans la mesure où elle n'est plus simplement une jeune fille qui défend son droit à l'éducation, mais une survivante, une militante, une voix internationale portée par la souffrance et la résilience. Foucault souligne que l'éthique consiste à faire de soi un sujet qui se pense, se modifie et se positionne en regard du pouvoir. Malala, par son passage de la BBC à l'ONU, incarne cette évolution.

Dans la tradition foucauldienne, la parrèsia est décrite comme une pratique où le locuteur s'expose à la fois au danger et à la vérité, prendre la parole représente un acte risqué qui engage la responsabilité personnelle. Cette notion résonne particulièrement avec l'histoire de Malala. Après l'attaque, sa parole, libérée du contexte immédiat de menace, acquiert une nouvelle profondeur car le parrésiasite, ici Malala, est un « *diseur courageux d'une vérité* » (Foucault, 2009, p. 15). Elle n'est plus une simple revendication d'un droit fondamental, mais une révélation de la vérité sur l'injustice et la violence qu'elle a subies.

Devant l'ONU, ce n'est plus seulement la lutte pour l'éducation qui est au cœur de son discours, mais une quête de justice globale, plaçant Malala dans une position de vérité face à l'hypocrisie des structures de pouvoir. Elle refuse notamment d'être réduite à une victime, un symbole ou un objet de pitié. Elle parle en tant qu'actrice consciente

et émancipée de son histoire et de son parcours. À ce titre, elle reflète à juste titre la figure du parrésiasite selon Foucault, qui, au nom de la vérité, engage une relation à la fois intime et politique avec son auditoire

Une modalité technicienne enfin, où il s'agit de transmettre des connaissances positives et de souder ainsi une communauté d'initiés. La dernière modalité est celle de la parrésia, qui s'oppose à toutes les autres : le parrésiasite parle en son nom propre et son discours porte sur une situation actuelle, singulière. Son lieu naturel est la place publique et enfin il porte la relation à l'autre à l'extrême tension. Telles sont donc les trois grandes approches négatives de la parrésia, quand elle est prise dans un système d'oppositions conceptuelles, et une définition positive en découle : la parrésia est une prise de parole publique ordonnée à l'exigence de vérité qui, d'une part exprime la conviction personnelle de celui qui la soutient et, d'autre part, entraîne pour lui un risque, le danger d'une réaction violente du destinataire. (Gros, 2002, p. 158)

Ce qui marque cette prise de parole devant l'ONU, c'est l'ironie du contexte. Malala, enfant-paysanne du Pakistan, victime d'un attentat, se retrouve au cœur des institutions mondiales, face aux puissants de ce monde. Ce moment n'est pas uniquement une victoire personnelle, mais aussi une subversion des rapports de pouvoir qui, au départ, cherchaient à la réduire au silence. En quittant son pays, après avoir été la cible d'un acte terroriste, Malala se libère de la violence de son environnement et se forge une nouvelle identité, marquée par l'expérience de l'exil et de la souffrance. Toutefois, elle refuse de se laisser définir par sa condition de réfugiée ou de victime. Cette réappropriation de son identité après l'exil, au sein d'une institution telle que l'ONU, manifeste un retournement stratégique : au lieu d'être réduite à une figure d'opprimée, elle devient une porte-parole globale de la justice et de l'éducation.

Foucault insiste sur l'importance du soin de soi dans le processus éthique, une idée que l'on peut appliquer à l'évolution de la subjectivité de Malala. Avant l'attaque, son discours est celui d'une jeune fille pleine d'espoir, parlant pour sa communauté. Après l'agression, sa prise de parole, plus mûre et plus affirmée, est le fruit d'un travail de reconstruction de soi. Ce n'est plus simplement une quête personnelle, mais une mission collective où elle s'engage non seulement pour elle-même mais aussi pour les autres, particulièrement les filles privées d'éducation. Cette double dimension – soin de soi et soin des autres – est au cœur de son discours, car « la parrésia désigne l'attitude de celui qui paraît devant le pouvoir, se lève, parle et lie par là son sort à la vérité qu'il énonce en acceptant d'en assumer les conséquences. On comprend que Foucault ait jugé crucial de retracer la trajectoire historique de ce 'courage de la vérité' : s'y articulent les trois dimensions de sa recherche que sont les discours, le pouvoir et la subjectivité » (Potte-Bonneville, 2010, p. 93).

La prise de parole de Malala, tant devant la BBC que devant l'ONU, peut être lue comme une incursion dans la sphère politique et éthique du pouvoir, en pleine conformité avec les théories foucaultiennes. En passant de victime à militante, de citoyenne pakistanaise à porte-parole internationale, Malala incarne une transformation de la subjectivité, un acte de résistance face à l'injustice et de réappropriation du pouvoir. Sa parole devient un instrument de vérité et de justice, un modèle de l'éthique de la résistance que Foucault place au cœur de la construction d'un sujet autonome et politique. Ce parcours de Malala, qui part d'un acte courageux sur la BBC pour aboutir à une prise de parole devant les nations unies, montre que l'éthique, selon Foucault, est loin d'être un simple jeu de normes ou de règles imposées, mais plutôt une manière de se réinventer en acte face à l'oppression. Dans ce parcours exemplaire, on peut observer un engagement profond dans ce que Foucault (1984c, p. 20) décrit comme « une élaboration de soi par soi, une transformation studieuse, une modification lente et ardue par souci constant de la vérité ».

La dernière phrase du récit, où Malala déclare son rêve de paix et d'éducation pour tous, se révèle être une puissante manifestation de son engagement éthique : « La paix dans toutes les maisons, toutes les rues, tous les pays...Tel est mon rêve. L'accès à l'éducation pour chaque garçon et chaque fille dans le monde. M'asseoir sur une chaise et lire mes livres avec amies à l'école, c'est mon droit. Voir chacun des êtres humains avec un sourire de vrai bonheur, mon rêve. Malala, c'est moi » (Yousafzai, pp. 251–252). Cette citation, placée vers la fin du roman, revêt une importance capitale, car elle marque le point culminant du parcours personnel et symbolique de Malala. Elle reflète la culmination de son engagement, la réaffirmation de ses principes, et surtout, elle synthétise le message central de son combat.

Placer cette citation en conclusion permet également de souligner un élément fondamental dans l'évolution de la protagoniste : la résistance intérieure. Après avoir été victime de violences insoutenables, après avoir été frappée par le terrorisme et l'injustice, Malala ne se laisse pas transformer par son passé. Au contraire, elle le transcende. La mention de « Malala, c'est moi » est à la fois une affirmation de son identité et un acte de résistance contre ceux qui ont voulu la faire taire, contre ceux qui ont voulu la réduire à sa souffrance. Ce moment de la fin du livre symbolise ainsi non seulement son retour à la vie, mais aussi et surtout son pouvoir de rester fidèle à ses idéaux, à son combat pour l'éducation et à ses rêves d'un monde meilleur.

Foucault, dans ses réflexions sur l'éthique, insiste sur la capacité de l'individu à se transformer par son propre pouvoir, à se redéfinir sans se laisser soumettre totalement par les structures de pouvoir. Dans cette perspective, la citation de Malala

devient un acte éthique fort, une démonstration que, malgré le changement radical de son environnement et de son corps, elle n'a perdu ni son identité ni son engagement. Elle rappelle ainsi que la transformation du monde passe d'abord par la transformation de soi, et que cette transformation ne doit pas être imposée par l'extérieur mais choisie par l'individu.

Pour approfondir cette lecture de la prise de parole comme acte de vérité et de résistance, il serait utile de croiser la pensée foucaldienne avec les travaux de James C. Scott, notamment dans *La Domination et les arts de la résistance* (2009). Scott soutient que les groupes opprimés ont développé des « textes cachés » – des discours de résistance exprimés dans des sûrs espaces et privés – en contraste avec les « textes publics » conformes aux attentes du pouvoir dominant :

Tout groupe dominé produit, de par sa condition, un « texte caché » aux yeux des dominants, qui représente une critique du pouvoir. Les dominants, pour leur part, élaborent également un texte caché comprenant les pratiques et les dessous de leur pouvoir qui ne peuvent être révélés publiquement. La comparaison du texte caché des faibles et des puissants, et de ces deux textes cachés avec le texte public des relations de pouvoir permettra de renouveler les approches de la résistance à la domination. (Scott, 2019, p. 12)

Dans des contextes d'oppression extrême, où la dissidence ouverte risque la mort, des acteurs subalternes comme Malala naviguent stratégiquement entre ces deux types de discours. Son blog pour la BBC, écrit sous le pseudonyme Gul Makai, est un exemple de texte caché : un acte de défi clandestin qui diffuse sa vérité à l'échelle mondiale tout en protégeant son identité des représailles immédiates. Cela correspond à la notion de Scott d'un « texte caché » qui conteste le pouvoir présumé, préservant la sécurité de l'orateur tout en semant les graines de la dissidence.

Lorsqu'elle s'exprime à l'ONU, Malala passe à un texte public, confrontant ouvertement le régime de vérité des talibans sur une scène mondiale. Ce passage n'est pas une trahison du texte caché, mais son amplification, car sa survie et son exil lui offrent une plateforme pour exprimer ce qui était autrefois couvert. Le cadre théorique de James C. Scott éclaire avec justesse la manière dont la parrèsia de Malala s'inscrit dans des structures de domination. À travers son blog puis ses prises de parole publiques, elle engage une stratégie discursive qui conjugue le risque du dire-vrai et la nécessité de rompre le silence imposé aux subalternes. Ce passage du « texte caché » – espace de parole clandestine ou protégée – au « texte public » – confrontation ouverte avec le pouvoir – incarne un art de la résistance tel que défini par Scott : une tactique de subversion qui, tout en exposant l'individu, redonne une voix collective aux do-

minés. En inscrivant son récit personnel dans une lutte universelle pour la justice et l'éducation, Malala transforme son expérience en une parole dissidente à haute portée politique et éthique.

Cette perspective enrichit l'analyse foucauldienne en replaçant le dire-vrai de Malala dans l'agence contrainte des subalternes. Son blog, rédigé sous la menace directe des talibans, et son discours à l'ONU, prononcé depuis la relative sécurité de l'exil, illustrent la tension constante entre « texte caché » et « texte public » que James C. Scott met en lumière. Cette circulation entre deux régimes de parole révèle la portée éthique de sa parrèsia : Malala ne parle pas seulement en son nom, mais au nom de millions de filles réduites au silence. En assumant le risque de dire la vérité, elle transforme son témoignage personnel en une parole collective d'émancipation, à la fois résistance à la domination et revendication d'un droit universel à l'éducation.

5. Conclusion

Pour clore cette analyse, l'engagement de Malala Yousafzai, tel qu'il se dévoile dans *Moi, Malala*, illustre avec force la notion de sujet éthique développée par Michel Foucault. En s'opposant aux dynamiques de pouvoir qui cherchent à restreindre l'accès à l'éducation, elle ne se contente pas de résister : elle se construit en tant que sujet dans cet acte même de résistance. Son combat ne se réduit pas à une revendication individuelle, il s'inscrit dans une démarche de parrèsia, cette parole de vérité qui défie les structures oppressives. Ainsi, son parcours témoigne du fait que la subjectivation, selon Foucault, n'est jamais donnée mais toujours en devenir, façonnée par un rapport dialectique au pouvoir. En ce sens, sa lutte pour l'éducation dépasse l'enjeu scolaire : elle est un acte de subjectivation où dire la vérité devient un engagement politique et éthique.

Ce parcours confirme que le sujet, comme le montre notre analyse, est toujours en devenir. Pour Foucault comme pour Butler, le sujet n'est jamais achevé : il se réinvente à travers les épreuves et les résistances. *Moi, Malala* ne serait donc pas seulement le témoignage d'une héroïne, mais la preuve vivante que l'identité est une narration toujours en cours – un « Je » qui tient précisément parce qu'il consent à se transformer. Malala donne vie à la pensée de Butler : son « je » charrie un passé qu'elle n'a pas vu se lever – talibanisme, patriarcat, chaos postcolonial –, mais en le criant, elle le renverse. Elle transforme l'ombre en lumière, prouvant qu'un sujet, même né d'un monde qu'il n'a pas choisi, peut, par son récit, briser ses murs et en bâtir d'autres, pour elle et pour tous.

Dans une société où l'éducation des filles est systématiquement empêchée, Malala s'affirme non seulement comme une victime du pouvoir, mais aussi comme une résistante et une actrice consciente de sa lutte. Son engagement dépasse la simple opposition aux normes imposées : elle devient, pour elle-même et pour des millions d'autres, un modèle de gouvernement de soi, une notion foucauldienne qui désigne la manière dont les individus, à travers leur propre engagement et leur résistance face aux structures de pouvoir, s'approprient des normes et se définissent comme sujets autonomes. Elle incarne ainsi une forme de subjectivation active, en réaffirmant son autonomie par ses choix et par son refus de se laisser définir par les autorités qui voudraient la contrôler. Foucault nous rappelle que le pouvoir ne s'exerce pas seulement de manière visible et institutionnelle, mais aussi dans les gestes du quotidien, dans la manière dont nous nous gouvernons nous-mêmes. L'engagement de Malala se trouve à cet endroit précis : elle défie ce pouvoir qui tend à la réduire au silence en choisissant de parler, d'agir et de revendiquer ses droits. Tout comme le souligne Foucault, la *parrêsia* ne consiste pas seulement à dénoncer une injustice, mais à prendre le risque de s'exposer personnellement pour affirmer une vérité qui ébranle les fondements mêmes du pouvoir.

Cette prise de parole, cet acte d'opposition, est aussi un acte de transformation personnelle, elle est ce que Foucault appelle « nouvelle éthique du rapport verbal à l'Autre » (Foucault, 2001, p. 158). Malala ne se contente pas de dénoncer les injustices extérieures, elle engage également une transformation intime, un travail de subjectivation où elle forge son identité non plus comme victime, mais comme agent de son propre destin. C'est cette dialectique entre résistance extérieure et travail intérieur qui constitue l'essence même de la subjectivation, telle que Foucault la définit : un combat pour la liberté contre les forces sociales oppressives et les normes intérieures qui tentent de nous soumettre.

Ainsi, l'engagement de Malala illustre de manière exemplaire la possibilité de se constituer en sujet éthique et en *parrêsia*ste face à des structures de pouvoir qui cherchent à réduire la liberté individuelle. À travers son histoire, l'éducation devient le moyen de se libérer des normes sociales étouffantes, tout en permettant de redéfinir son identité, ses choix et ses aspirations. Le combat de Malala n'est pas simplement celui d'une jeune fille contre des oppresseurs extérieurs, mais celui d'une jeune fille qui prend en main son propre devenir, réaffirmant sans cesse sa dignité et son humanité dans un monde où le pouvoir cherche à les dénier. Par son exemple, elle nous rappelle que l'éthique, selon Foucault, n'est pas simplement une question de respect des normes sociales, mais de gouvernement de soi-même en toute autonomie, de

transformer les rapports de pouvoir et de redéfinir les contours de la liberté. Malala, en résistant à ces forces de domination, devient ainsi un modèle de ce que Foucault désignerait comme un sujet éthique, actif et libre.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Butler, Judith. (2003). Une éthique de la sexualité : harcèlement, pornographie, prostitution. Entretien avec Éric Fassin et Michel Feher. *Vacarme*, 22, 44–51. <https://doi.org/10.3917/vaca.022.0044>
- Butler, Judith. (2007). *Le Récit de soi* (Traduction Bruno Ambroise et Valérie Aucouturier). PUF.
- Dreyfus, Hubert, & Rabinow, Paul. (1992). *Michel Foucault. Un parcours philosophique*. (Traduction Fabienne Durand-Bogaert). Gallimard.
- Foucault, Michel. (1975). *Surveiller et punir*. Gallimard.
- Foucault, Michel. (1976). *La Volonté de savoir*. Gallimard.
- Foucault, Michel. (1983). *Usage des plaisirs et techniques de soi*. Le débat.
- Foucault, Michel. (1984a). *L'usage des plaisirs*. Gallimard.
- Foucault, Michel. (1984b). *Le Souci de soi*. Gallimard.
- Foucault, Michel. (mai 1984c). Le souci de la vérité. Entretien avec François Ewald (1984). *Magazine littéraire*, (207), 18–23.
- Foucault, Michel. (1994a). Dans Daniel Defert et François Ewald (Éds.), *Dits et écrits 1954–1975* (Vol 1), Gallimard.
- Foucault, Michel. (1994b). Qu'est-ce qu'un auteur ? Dans Daniel Defert & François Ewald (Éds.), *Dits et écrits 1954–1988* (Vol. 1, pp. 789–821). Gallimard.
- Foucault, Michel. (1994c). Politique et éthique : une interview. Dans Daniel Defert & François Ewald (Éds.), *Dits et écrits 1980–1988* (Vol. 4, pp. 584–590). Paris. Gallimard.
- Foucault, Michel. (1994d). Une esthétique de l'existence. Dans Daniel Defert & François Ewald (Éds.), *Dits et écrits 1980–1988* (Vol. 4, pp. 730–735). Paris. Gallimard.
- Foucault, Michel. (2001). *L'herméneutique du sujet. Cours au Collège de France (1981–1982)*. Gallimard-Le Seuil (coll. « Hautes Études »).
- Foucault, Michel. (2004). *Sécurité, Territoire, population. Cours au Collège de France, 1977–1978*. Gallimard/Seuil.
- Foucault, Michel. (2009). *Le courage de la vérité. Le gouvernement de soi et des autres II. Cours au Collège de France (1983–1984)*. Gallimard-Le Seuil (coll. « Hautes Études »).
- Genette, Gérard. (1987). *Seuils*. Seuil.
- Grivel, Charles. (1973). *Production de l'intérêt romanesque*. Mouton.
- Gros, Frédéric. (2002). La parrèsia chez Foucault (1982–1984). In Frédéric Gros (Coord.), *Foucault. Le courage de la vérité* (pp. 155–166). PUF.
- McCormick, Patricia, & Yousafzai, Malala. (2014). *Moi, Malala*. Calmann-Lévy.

Potte-Bonneville, Mathieu. (2010). *Foucault*. Ellipses.

Scott, James C. (2019). *La Domination et les arts de la résistance: Fragments du discours subalterne*. Éditions Amsterdam.

Keltoum Soualah est maîtresse de conférences habilitée à diriger des recherches (HDR) en littérature française générale et comparée à l'Université Mohamed El Bachir El Ibrahimi de Bordj Bou Arréridj, en Algérie. Au sein de département de français, elle enseigne des matières littéraires à l'instar de Etude des textes littéraires, Sémiotique des texte, Etudes des textes de civilisation, pour ne citer que celles-ci, tout en encadrant des mémoires de master et des thèses de doctorat. Ses travaux de recherche portent principalement sur les écritures contemporaines, avec un intérêt particulier pour l'autofiction, les récits de filiation, les représentations de la mémoire et les transgressions des normes littéraires. Elle s'intéresse également à la didactique du français langue étrangère, notamment à l'impact des technologies de l'information et de la communication sur la motivation des apprenants.